

La femme rapaillée

Geneviève Letarte

Number 61, Summer 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78841ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Letarte, G. (2015). Review of [La femme rapaillée]. *L'Inconvénient*, (61), 46–47.



LA FEMME RAPAILLÉE

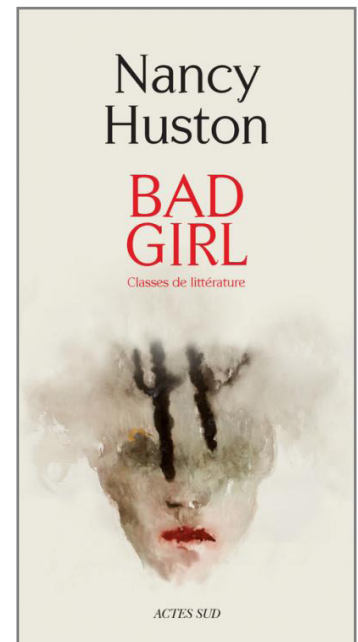
Geneviève Letarte

Je crois bien avoir lu tous les romans de Nancy Huston, mais certainement pas tous ses livres, car depuis sa première publication en 1979 jusqu'à sa plus récente, l'écrivaine a fait paraître pas moins de quatre-vingt-douze titres, naviguant allègrement de l'essai au roman en passant par le théâtre, la littérature jeunesse, les livres en collaboration avec des artistes, et même quelques livres-CD. C'est dire que Huston écrit beaucoup, peut-être même un peu trop, serait-on porté à penser, mais que faire d'autre quand on est une écrivaine qui, comme tous les écrivains dignes de ce nom, tente de rassembler les fils de sa vie pour lui donner un sens, une cohérence impossibles à trouver dans la réalité ?

C'est de cette quête de sens qu'il est question dans son dernier titre, *Bad Girl* (Actes Sud/Leméac, 2014), un récit autobiographique légèrement fictionnalisé qui raconte par fragments la venue au monde et à l'écriture d'une certaine Dorrit, alias Nancy Huston. Composé de chapitres très courts, le livre présente de manière éparse le parcours de Dorrit « à tous les âges, et même avant d'avoir un âge ». Le temps du récit est celui des neuf mois de sa vie intra-utérine, depuis le moment de sa conception par un couple d'amoureux qui s'envoient en l'air après avoir bu trop de lait de poule arrosé au rhum, jusqu'au moment de sa naissance, éjectée presque de force par sa mère qui, n'en pouvant plus d'être encombrée par la grossesse, lave à quatre pattes tous les sols de la maison. Entre ces deux pôles, la narratrice s'adresse à son double pour lui raconter ce qui se passe autour d'elle pendant la gestation, tout en faisant des sauts dans le temps pour évoquer les tribulations de ses ancêtres et les faits marquants de sa vie future. En fait, c'est un peu comme si Huston, devenue une « vieille dame de lettres », se racontait à elle-même, par l'entremise de Dorrit,

l'histoire de sa vie comme un conte merveilleux et plein de rebondissements, bien que marqué par la douleur de l'abandon. Après s'être moquée de Beckett, « qui prétend se rappeler sa vie intra-utérine », l'écrivaine reprend à son compte cette idée, mais en l'inversant, c'est-à-dire en s'adressant de l'extérieur à celle qu'elle fut pendant les neuf mois de son séjour dans le ventre maternel. L'astuce narrative fonctionne, et l'on suit avec passion ce parcours fragmenté entre le dedans et le dehors des choses, entre le passé et le futur d'une vie.

Bien que conçue un soir de Noël, Dorrit n'est pas la bienvenue en ce monde, ses parents n'étant pas prêts à accueillir un deuxième enfant alors que le premier en est encore à manger du porridge dans sa chaise haute. Lorsque sa mère constate l'absence de ses règles, elle tentera de se débarrasser du fœtus en sautant dans sa chambre, et la nouvelle communiquée au père provoquera des remous au sein du couple. Mais Dorrit s'accrochera, c'est dans sa nature d'être « toute, accrochage », comme en témoigneront plus tard l'assiduité et l'énergie qu'elle mettra à jouer du piano, à apprendre des langues étrangères, à lire des tonnes de livres et à en écrire aussi des tonnes. La petite fille naîtra, donc, et grandira auprès de parents qui sont un curieux mélange de « gamins zinzins » et de « surdoués de la performance scolaire ». Le père est brillant et fantasque, mais il souffre de migraines, de sinusite chronique et de confusion mentale, symptômes débilissants que Dorrit associera plus tard



à une lésion cérébrale causée par une série d'accidents plus ou moins autoprovocés. La mère est une femme « omnidouée » et très belle, qui veut embrasser tout ce que la vie lui promet, mais « hélas, trop en avance sur son temps ». Son désir d'émancipation la mène à délaisser ses enfants, d'abord au sein même de la famille, puis en la quittant définitivement. À six ans, Dorrit vivra le drame irréparable de voir partir sa mère, puis d'être témoin de la souffrance de celle-ci à travers ses lettres. Toujours, la mère continuera d'écrire à Dorrit, depuis différents endroits dans le monde, et ces lettres seront perçues par la fille comme un roman merveilleux auquel elle voudra répondre en réarrangeant les détails de sa propre vie afin de la rendre plus intéressante. Ce sera en quelque sorte sa première expérience de création romanesque.

Bad Girl fonctionne non pas selon une logique narrative linéaire, mais plutôt associative, faite d'allers-retours dans le temps, de sauts rapides d'un sujet à l'autre, de références littéraires et artistiques qui étoffent les réflexions de l'auteure. En travaillant de cette manière impressionniste, Huston réussit à montrer à quel point les marqueurs de l'enfance, voire

d'avantage et plus sûrement au regard d'autrui. Si la Dorrit/Nancy de *Bad Girl* adopte très tôt un comportement séducteur (recherchant auprès des hommes l'attention qu'elle n'a pas eue de sa mère), elle sera dispensée grâce à l'art de devenir une « femme mensonge ». Ainsi, déclare Huston : « L'écriture te sortira du spot sous lequel tu te bronzais », « tu réussiras à t'arracher au marathon meurtrier de la Féminité ».

Il est difficile de rendre compte d'un livre comme *Bad Girl*, tant ces fragments narratifs touchent à une multitude de sujets, d'émotions, d'idées. C'est d'ailleurs ce qui en fait le charme, cet éclatement que l'on sent néanmoins porté par une logique souterraine. Les voies explorées dans ce livre en font un objet fascinant pour le lecteur, surtout s'il s'agit d'une lectrice également écrivaine. Parvenue à l'âge de la maturité, Huston réussit à donner une qualité universelle à son expérience très personnelle. En essayant de se rapailler elle-même, elle nous donne la possibilité (ou l'envie) de scruter notre propre biographie, comme si le livre s'ouvrait de l'intérieur pour nous amener à considérer la plage de notre existence. Je me suis retrouvée dans les explorations de Dorrit,

Que faire d'autre quand on est une écrivaine qui tente de rassembler les fils de sa vie pour lui donner un sens, une cohérence impossibles à trouver dans la réalité ?

de la pré-enfance, se répercutent dans l'âge adulte, et que toute vie est un continuuel mouvement entre le passé et le présent. À l'incapacité organisationnelle de son père, Dorrit réagira en se passionnant pour l'ordre et la discipline : dans son « bureau toujours parfaitement rangé », elle « n'aimera rien tant que s'appliquer à la même tâche, jour après jour ». Considérée dès le départ comme un « accident », elle cherchera son salut dans la musique et l'écriture. Une anecdote rapporte qu'à six ans la petite fille abandonnée « revient chaque jour au piano, comme si la mère était cachée à l'intérieur de l'instrument ». Cette discipline la préserve du désordre de ses émotions. Plus tard, l'écriture lui offrira un monde qu'elle peut « gouverner seule », la possibilité de vivre sans être constamment soumise au regard des autres (voire des hommes).

Le thème de la séduction féminine revient souvent chez Huston, mais elle l'aborde ici avec une crudité particulière, peut-être parce qu'avoir soixante ans permet de se distancier de son moi narcissique. Évoquant l'artiste américaine Anne Truitt, qui avoue avoir été « sauvée » par la discipline que lui imposait le fait d'être mariée et d'avoir des enfants, Huston n'hésite pas à affirmer : « Pour une femme qui souhaite faire de l'art, le souci de son apparence est plus réhibitoire que la maternité. » Constat intéressant, et rarement invoqué quand il est question des obstacles auxquels font face les femmes artistes. Alors que le narcissisme chez les hommes est perçu (et sans doute ressenti) comme une force positive, il agira de manière négative chez les femmes en les livrant encore

dans son rapport aux livres, à l'écriture, aux autres et au monde, et dans l'insatiable besoin d'histoires qui la caractérise : « Parce que ta propre histoire crie famine, les histoires des autres doivent se déverser en toi sans arrêt, te nourrir à chaque instant. » Huston renchérit en conviant au banquet diverses figures littéraires et artistiques dont les réflexions alimentent les siennes et nous instruisent par le fait même. Avec elle, nous découvrons les limbes de Beckett, l'« empathie désespérée » de Romain Gary, les déchirements amoureux et politiques de Mahmoud Darwich, les traumatismes d'enfance de Louise Bourgeois et les propos du philosophe Alain à l'effet que les postures physiques ont une incidence sur notre façon de penser. Ici, le récit de soi devient bel et bien celui de la formation d'un écrivain, d'où le sous-titre fort à propos du livre, *Classes de littérature*.

On l'aura compris, je suis encore sous le charme. *Bad Girl* n'est peut-être pas le livre le plus « important » de Nancy Huston, il ne possède pas les qualités architecturales de ses romans, mais c'est précisément pour cela qu'il m'a plu, par son caractère forcément inachevé, un peu déchiqueté, bien que très abouti sur le plan formel. En fait, *Bad Girl* est un livre qu'on aimerait avoir écrit, non parce qu'il satisfèrait à quelque canon littéraire, mais parce qu'il semble avoir procuré du plaisir à son auteure. Le plaisir qui relève d'une saine quête de soi et s'accompagne d'une forme d'étonnement que je qualifierais volontiers de philosophique. ■